

TABLEAU SYNOPTIQUE

Division de la sainte Écriture	Bible des Juifs	{ La Loi, les Prophètes, les Hagiographes. Ces trois parties comprennent 22 livres.	
	Bible catholique	{ Ancien Testament, comprenant 45 livres. Nouveau Testament, comprenant 27 livres.	
Livres de la sainte Écriture	Ancien Testament	{ Pentateuque : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.	
		{ Livres historiques : Livres de Josué, des Juges, de Ruth, des Rois, et les Paralipomènes. Livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job et des Machabées.	
		{ Livres sapientiaux : Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des cantiques, Sagesse, Ecclésiastique.	
		{ Livres prophétiques : Grands prophètes : Isaïe, Jérémie et Baruch, Ézéchiel, Daniel. Petits prophètes : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.	
		{ Livres historiques : Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean. Actes des Apôtres.	
		{ Livres moraux : Épîtres de saint Paul : aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniens, à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux. Épîtres catholiques : de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jude.	
	Nouveau Testament	{ Livre prophétique : L'Apocalypse, ou révélation de saint Jean.	
		{ Versions de la sainte Écriture	
	Versions de la sainte Écriture	En langues anciennes	{ Version grecque des Septante, ou d'Alexandrie, faite au troisième siècle avant Jésus-Christ. Version italique, faite en Italie et adoptée par l'Église romaine jusqu'au sixième siècle. La Vulgate de saint Jérôme, remarquable par sa fidélité, adoptée dans l'Église, à partir du sixième siècle.
		En langues vulgaires	{ Traductions diverses en langues orientales. Celle de Glaire et de Fillon, en français. Celle de Martini, en italien. Celle de Scio, en espagnol. Celle d'Allioli, en allemand. Celle dite de Reims et de Douai, en anglais.
Bibles polyglottes		{ De Complute, éditée par le cardinal Ximénès, en 1522. D'Anvers, publiée par ordre de Philippe II d'Espagne, en 1572. De Paris, publiée par l'oratorien Morin, en 1645. De Londres, éditée par Brian Walton, en 1657.	

LA SAINTE ÉCRITURE. — NOTION GÉNÉRALE

CHAPITRE XXVII

EXCELLENCE DE LA SAINTE ÉCRITURE

SOMMAIRE

1. Unité de la Bible. — 2. Universalité de la Bible. — 3. Beauté littéraire de la Bible. — 4. Influence de la Bible.

Indépendamment de son inspiration divine, la Bible est un livre incomparable par son unité, son universalité, sa beauté littéraire et son influence.

1. Unité de la Bible.

1. Entre la composition de la Genèse et celle de l'Apocalypse, il y a un intervalle d'environ quinze cents ans. Dans ce long intervalle, de nombreux écrivains, très différents les uns des autres par les temps et les lieux où ils vivaient, les uns historiens, les autres moralistes, les autres prophètes, ayant chacun sa physionomie particulière, son caractère propre, ont composé soixante-douze livres, qui ne forment en quelque sorte qu'un seul et même livre par la pensée unique qu'ils développent successivement.

« La Bible, depuis son premier verset jusqu'au dernier, depuis le *fiat lux* jusqu'à l'Apocalypse, est un enchaînement magnifique, un progrès lent et continu, où chaque flot pousse celui qui le précède et porte celui qui le suit. Les siècles, les événements, les doctrines, s'y entrelacent du centre à la circonférence, et, dans leur réseau sans couture, ne laissent ni vide ni confusion. L'antiquité et la réalité y répandent un égal parfum; c'est un livre qui se fait chaque jour, qui croit naturellement comme un cèdre, qui a été témoin de tout ce qu'il dit, et qui ne dit jamais rien qu'avec la vue de tout et la langue de l'éternité¹. »

2. Ce qui fait la profonde et admirable unité de la Bible, c'est le mystère de Jésus-Christ, caché et attendu dans l'Ancien Tes-

¹ LACORDAIRE, Conférences de Notre-Dame : 10^e conf., De l'Écriture.

tament, manifesté et venu dans le Nouveau. « Lisez la Bible, disait Bossuet, lisez les Écritures divines : vous verrez partout le Sauveur Jésus. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la Terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le Tabernacle : il est partout ; mais il n'y est qu'en figure... Il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a pour ainsi dire ni trait ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du Sauveur Jésus. La loi est un évangile caché ; l'Évangile est la loi expliquée¹. »

Où trouver une littérature qui offre rien de semblable ? Où voit-on trente à quarante écrivains d'origine diverse, inconnus les uns aux autres, développer progressivement, à travers quinze siècles, une idée unique, et, malgré une prodigieuse variété de style, produire un ensemble d'œuvres qui est l'expression de la plus parfaite unité ? N'est-il pas visible que, tout en conservant une certaine liberté de rédaction, ils ne sont que les instruments, les secrétaires d'un même esprit qui les inspire ?

2. Universalité de la Bible².

3. La Bible est le livre universel, car elle est le livre de tous les temps, de tous les pays, de tous les états, de toutes les situations. Elle renferme des leçons pour tous : pour les rois et les peuples, pour les magistrats et les guerriers, pour les parents et les enfants, pour les ouvriers et les patrons, pour les riches et les pauvres. Théologiens et philosophes, savants et artistes, orateurs et poètes, historiens et législateurs, tous y trouvent une source inépuisable de vérités et d'inspirations³.

4. La Bible, par sa simplicité, est à la portée de tous ; en même temps que, par sa profondeur, elle ravit d'étonnement les plus sublimes génies.

¹ « J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes Écritures, et je pense que ce volume, indépendamment de sa céleste origine, contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, en un mot plus de beautés de tous les genres qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les autres livres ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés. » (W. JONES, fondateur de la Société asiatique de Calcutta.)

² BOSSUET, *Sermon sur le Caractère des deux Alliances, pour le II^e dimanche après l'Épiphanie*. Cité par VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I, Introd. Préliminaires. — ³ Cf. l'abbé COMBALOT, *les Chefs-d'œuvre oratoires*. La Parole de Dieu.

« L'Écriture est un abîme qui garde au fond de lui des prodiges de mystères. Une des choses qui m'épouvantent le plus dans la Bible, c'est sa simplicité. Si elle semblait profonde, sa profondeur serait moins effrayante. Mais cette simplicité !... Des paroles sans ornement, des faits sans ambition, des personnages sans prétention, des vertus sans enflure, des crimes sans déguisement ; et puis, derrière tout cela, des profondeurs à donner le vertige aux Anges, à faire mourir les regards de l'aigle ! Ces paroles si simples, si brèves, semblent dédaigner l'admiration et s'exposer volontairement au mépris de l'homme stupide ; ou plutôt elles semblent, dans un oubli complet de l'admiration ou du mépris, tomber les unes après les autres sur une terre indigne d'elles, sans souci de l'accueil qui les attend. Les faits, jetés comme un voile sur les abîmes qu'ils cachent et montrent, prennent une figure étrange, qui tient au voisinage de la profondeur. Ils sont si simples, qu'au premier abord on serait tenté de dire : Je comprends ; ils sont si mystérieux, qu'après des années d'étude on commence à voir qu'on ne comprend pas. La multitude des sens que renferme chaque parole fait soupçonner le monde invisible derrière chacun des faits de l'histoire ; on dirait que le voile qui cache les grands secrets tremble à la brise du matin, et qu'il va sortir du sanctuaire une parole attendue... »

« Que l'Écriture parle des étoiles du ciel ou des fumiers de la terre, elle est également à l'aise, elle domine tout avec la même sérénité. Elle n'a ni embarras ni contrainte, elle ne connaît ni les difficultés de la hauteur ni les difficultés du précipice. Cette parole a une envergure qui mesure toutes choses. Dans son calme souverain, elle semble dire aux étoiles : « Humiliez-vous : il y a quelque chose au-dessus de votre tête ; » elle semble dire à la poussière : « Relève-toi : il y a quelqu'un qui peut, en te touchant, te glorifier. »

« L'Écriture parle de tout, et l'unité de préoccupation resplendit dans cette variété d'objets. Elle parle de tout, et toujours de la même chose. La présence de Dieu est le sous-entendu qui éclaire de sa lueur terrible les objets les plus insignifiants. L'Écriture est un commentaire du nom que Moïse a entendu dans le buisson ardent. Par elle, une ombre se projette sur la création et sur l'histoire : c'est l'ombre du nom terrible, du nom en quatre lettres¹. »

¹ ERNEST HELLO, *Paroles de Dieu*, II^e p. : *le Symbolisme dans l'Écriture*.

3. Beauté littéraire de la Bible.

5. « Chez un petit peuple obscur et que méprisaient les autres nations, dit Lacordaire, il s'est trouvé un livre qui serait le plus grand monument de l'esprit humain, s'il n'était pas l'ouvrage de Dieu, et auquel ses ennemis mêmes ont été forcés de rendre cet hommage^a. Homère n'a point égalé le récit de la vie des patriarches dans la Genèse; Pindare est resté au-dessous de la sublimité des prophètes; Thucydide et Tacite ne sont pas comparables à Moïse comme historien; les lois de l'Exode et du Lévitique ont laissé bien loin d'elles la législation de Lycurgue et de Numa; Socrate et Platon avaient été surpassés, même avant l'Évangile, par Salomon, qui nous a légué, dans le Cantique des cantiques, le plus admirable chant de l'amour divin inspiré à des lèvres créées, et dans l'Ecclésiaste, l'hymne éternellement mélancolique de l'humanité déchuée; enfin l'Évangile, achevant la destinée de ce livre unique, y a mis le sceau d'une beauté inconnue auparavant et qui, demeurée inimitable, n'a sur la terre, comme le christianisme tout entier, aucun terme de comparaison¹. »

6. Aucune poésie ne surpasse celle des livres de l'Ancien Testament : « Les saints Livres, dit Fénelon, surpassent en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de la Grèce et de Rome. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des

^a « Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, dit Renan, nous sommes frappés de ce haut caractère de perfection absolue, qui donne à ses œuvres le droit d'être envisagées comme classiques, au même sens que les productions de la Grèce, de Rome et des peuples latins. Seul, entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le privilège d'écrire pour le monde entier. C'est certainement une admirable poésie que celle des Védas; et pourtant ce recueil des premiers chants de la race à laquelle nous appartenons ne remplacera jamais, dans l'expression de nos sentiments religieux, les Psaumes, œuvre d'une race si différente de la nôtre. Les littératures de l'Orient ne peuvent en général être lues et appréciées que des savants; la littérature hébraïque, au contraire, est la Bible, le livre par excellence, la lecture universelle: des millions d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie. La proportion, la mesure, le goût, furent en Orient le privilège exclusif du peuple hébreu. Israël eut, comme la Grèce, le don de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé; par là, il réussit à donner à la pensée et aux sentiments une forme générale et acceptable pour tout le genre humain. » (Cité par l'abbé VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I, Préliminaires.)

¹ LACORDAIRE, *Considérations sur le système philosophique de Lamennais*.

Psaumes. Par exemple, celui qui commence ainsi : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé*¹..., surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain : tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'antiquité profane de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple? ou à Nahum, voyant de loin en esprit tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots, tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination : il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose que l'on puisse comparer à ces endroits-là. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture, tout y garde le caractère qu'il doit avoir. Enfin il y a autant de différence, entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine². »

7. Pour la poésie lyrique, qu'y a-t-il de comparable aux Psaumes? « David, s'écriait Lamartine sur les lieux où chanta le psalmiste, David est le premier des poètes du sentiment! C'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si sympathiques, si tendres, si déchirants! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme; et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre, si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mys-

¹ Ps. XLIX. — ² FÉNELON, *Dialogues sur l'Éloquence*.

tiques du roi prophète. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! pour moi, je ne le peux plus! »

8. Si on compare le style des deux Testaments, le ton n'est plus le même.

« Ce n'est plus la pompe et la majesté des prophètes^a, c'est le Verbe qui s'est fait chair et qui vient habiter parmi nous; ce n'est plus Jéhovah parlant à son peuple parmi les éclats de la foudre, c'est l'Homme-Dieu parlant à ses frères. Il règne, dans les enseignements divins de l'Évangile, une onction et une tendresse ineffables; dans les récits, un ton de simplicité et de candeur, qu'on ne trouve dans aucune histoire. Les choses merveilleuses, les miracles les plus inouïs, la transfiguration sur la montagne, la guérison des malades, la résurrection des morts, tout est raconté avec concision, avec clarté, mais sans étonnement, sans enflure, et comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire et commune. Les événements les plus propres à soulever les passions, à remuer le cœur le plus indifférent: la mort de l'Homme-Dieu, les outrages qu'il endure jusqu'au pied de la croix, sont racontés avec le même calme et la même simplicité. C'était pour un historien vulgaire une belle occasion de montrer de l'éloquence, et Tacite lui-même n'y aurait pas manqué. Rien de semblable dans l'Évangile; pas un mot d'indignation contre les bourreaux, pas un mot d'admiration ou de pitié pour la victime. Plus les actions sont grandes et sublimes, plus le langage est simple et naïf. C'est là ce qu'il faut admirer dans les historiens évangéliques; car « ce n'est pas ainsi qu'on invente, s'écrie Rousseau, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en « serait plus étonnant que le héros »².

^a « Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent point, et auquel toute leur âme aspire. Ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde, ils s'élançant dans les cieux pour l'y chercher; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut, et, lorsqu'on a cessé de les voir, on entend encore, au milieu des tonnerres qui roulent au pied du trône de l'Éternel, leur voix qui invoque son Fils. — Dans l'Évangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquille sérénité du ciel même. *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité* (saint Jean, I, 14). Tout prend une face nouvelle: le temps des figures est passé; le salut est accompli; la nature humaine rassurée éprouve comme un grand repos qu'elle n'avait point encore. » (LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*.)

¹ LAMARTINE, *Voyage en Orient*. — ² L'abbé HENRY, *Éloquence et Poésie des Livres saints*.

4. Influence de la Bible.

9. Pour restreindre un sujet aussi vaste et envisager seulement l'influence que la Bible a exercée, par la traduction de la Vulgate, sur la formation de la civilisation occidentale, nous reproduirons le passage suivant d'un savant chrétien, Frédéric Ozanam :

« Trois génies, dit-il, se partagent l'antiquité: le génie de l'Orient, c'est-à-dire celui de la contemplation, du symbolisme, parce qu'en contemplant la nature on découvre le langage du Créateur, celui de la véritable poésie; en second lieu, le génie grec, qui fut, par-dessus tout, celui de la spéculation, de la philosophie, qui fut capable d'adapter des expressions justes et fixes à toutes les nuances de la pensée humaine; enfin le génie latin, qui fut celui de l'action, du droit, de l'empire.

« Pour que la civilisation ancienne tout entière passât dans l'héritage des modernes, pour que rien ne se perdit de la succession intellectuelle du genre humain, il fallait que ces trois génies fussent conservés; il fallait que ces trois esprits de l'Orient, de la Grèce et de Rome vinsent en quelque sorte former l'âme des nations naissantes. La langue latine offrait au christianisme un instrument merveilleux de législation et de gouvernement, pour l'administration d'une grande société; mais il fallait que la langue de l'action devint celle de la spéculation; il fallait assouplir, populariser cette langue raide et savante, lui donner les qualités qui lui manquaient, pour satisfaire la raison par toute la régularité et l'exactitude de la terminologie grecque, et pour saisir l'imagination par toute la splendeur du symbolisme oriental.

« Le christianisme y réussit par un ouvrage qui, au premier abord, semblait bien humble, mais qui, comme tout ce qui est humble, recélait une des plus hardies et des plus grandes pensées qui aient jamais été conçues: ce fut la Vulgate, la traduction de la Bible, cette traduction de l'Ancien Testament en langue latine, un des plus prodigieux ouvrages de l'esprit humain. Par elle entre dans la civilisation romaine tout le flot pour ainsi dire du génie oriental, non pas tant par le petit nombre de mots hébreux intraduisibles que saint Jérôme a conservés et dont il est inutile de tenir compte: ce n'est pas parce que la langue latine a adopté l'*alleluia* et l'*amen*, qu'elle a multiplié ses richesses; mais c'est par les constructions hardies qu'elle s'est appropriées, par ces alliances de mots inattendues, par cette prodigieuse

abondance d'images, par le symbolisme des Écritures, où les événements mêmes et les personnages sont des figures d'autres événements et d'autres personnages, où, en un mot, toute image du passé se rapporte à l'avenir^a... Avec la langue hébraïque, le temps s'efface, il ne reste plus qu'une chose, un grand sentiment, qui est le fonds de la pensée orientale, et qui entre avec elle dans la langue latine, pour la marquer d'un cachet dont toute la littérature du moyen âge se ressentira : ce qui entre dans cette langue, à cette heure où nous nous en occupons, ce qui y pénètre et y demeure, c'est le sentiment de l'éternité.

« J'arrive au second point. Une partie seulement de l'Ancien Testament était écrite en hébreu, et avait été traduite; mais une autre partie et tout le Nouveau Testament, les Épîtres des Apôtres contenant le résumé le plus profond de la théologie chrétienne, les livres des premiers Pères, tout cela était en grec, et avait dû être traduit de très bonne heure en langue latine pour les besoins religieux. En conséquence, les richesses théologiques du christianisme grec passèrent à leur tour dans la langue latine; et là aussi je tiens peu compte des mots nouveaux que l'on fut contraint d'emprunter aux Grecs, comme par exemple tous les mots relatifs à la liturgie, à la hiérarchie : *episcopus*, *presbyter*, *diaconus*, les noms de *Christ*, de *Paraclet*, les noms de *baptême*, d'*anathème*, et tant d'autres. Ce que la langue latine apprit à l'école du christianisme, ce ne furent pas non plus ses artifices oratoires, mais elle y apprit à suppléer à son insuffisance philosophique. Quand la langue latine eut une fois osé traduire les Épîtres de saint Paul, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus hardi et de plus difficile dans la métaphysique chrétienne, il n'était rien désormais qu'elle ne pût tenter.

« D'abord le christianisme fit ces mots nécessaires à toute théologie chrétienne : *spiritualis*, *carnalis*, *sensualis*, pour désigner ce qui a rapport à l'âme, à la chair ou aux sens; ensuite ces verbes qui expriment aussi des idées que les anciens ne connaissaient pas : *justificare*, *mortificare*, *jejunare*... Ce n'était pas assez, il fallait descendre plus profondément que les anciens ne l'avaient fait dans la délicatesse du cœur humain. Sénèque, sans doute, avait poussé bien loin le scrupule de l'analyse; mais le christianisme allait plus avant et découvrait, dans les derniers replis du cœur, des vertus dont les anciens n'avaient pas cru l'homme

^a « Sans les allusions à la Bible, il n'y aurait plus dans les bons livres écrits en notre langue, rien de familier, de naïf, de populaire. » (JOURBERT, *Pensées*, titre I.)

capable. Les anciens Romains n'avaient jamais dit, et les chrétiens, les premiers, disent *compassio*; il est vrai qu'ils ne font pas toujours des mots latins, qu'ils se bornent quelquefois à transcrire le mot grec : c'est ainsi qu'ils disent *eleemosyna*, l'aumône. Il fallait pousser avec vigueur ce travail, qui créait ainsi à la langue des ressources qu'auparavant elle n'avait pas connues, et n'être plus retenu par la crainte de former des expressions nouvelles.

« La langue latine avait toujours gardé le caractère concret; la langue latine n'aimait pas les expressions abstraites; elle n'avait pas le don de les tirer de son propre fonds. Ainsi, pour dire *reconnaissance*, les anciens Latins disaient *gratus animus*; pour dire *ingratitude*, *ingratus animus*; le christianisme fut plus hardi, et il dit en un mot *ingratitude*. De là, la facilité de construire beaucoup de termes analogues, de multiplier les idées abstraites, de propager et d'étendre dans la langue latine le dictionnaire des pensées abstraites : ainsi on fit *sensualitas*, et même *gratiositas*, *dubietas*. Toutes ces expressions n'étaient pas superflues et propres seulement à encombrer de vaines richesses une langue qui déjà se suffisait à elle-même; elles rendent ce qui auparavant se rendait par une périphrase, c'est-à-dire ce qui souvent ne se rendait pas, car on n'énonce volontiers que ce qui s'exprime par un seul mot. Par là les raisonnements suivis, les discussions les plus subtiles, pouvaient se soutenir en langue latine; la langue chrétienne, pour suivre les disputes épineuses des ariens, avait été obligée de se mouler sur la souplesse, sur la délicatesse de la langue grecque, et d'acquiescer la même promptitude à servir l'intelligence, en lui donnant le mot demandé, un mot exprès pour une pensée définie. Le latin était donc arrivé à cette richesse du grec, de pouvoir plus que jamais créer des mots selon le besoin... La Bible avait été le principe et le grand instrument de la réforme du latin, en introduisant d'une part les richesses poétiques de l'hébreu, et d'autre part, les richesses philosophiques du grec...

« Toutes les langues modernes devaient, l'une après l'autre, naître de l'influence et de la fécondité de l'ancien latin. Non seulement celles qu'on appelle néo-latines, l'italien, le provençal, l'espagnol, devaient trouver leur origine dans la langue des Romains; mais, même les langues germaniques ne s'étaient pas affranchies de cette espèce de tutelle que le latin avait exercée sur elles : longtemps elles en ont ressenti l'heureuse influence; et la langue anglaise, par exemple, où cette influence s'est mieux

conservée que dans les autres langues du Nord, est aussi celle qui a acquis le plus de clarté, de force et de popularité.

« Le latin qui a ainsi façonné les langues modernes n'est pas le latin de Cicéron, ni même le latin de Virgile, si étudié qu'il ait été au moyen âge; c'est le latin de l'Église et de la Bible, le latin religieux et populaire. C'est la Bible, ce premier livre que les langues naissantes s'efforcent de traduire, le premier dont nous avons des essais de traduction dans la langue française du douzième siècle, dans la langue teutonique des huitième et neuvième siècles; c'est la Bible qui, avec ses admirables récits, avec cette simplicité de la Genèse, avec ses peintures de l'enfance du genre humain, s'est trouvée parler le langage qu'il fallait à ces peuples, enfants aussi, qui arrivaient pour faire leur avènement à la civilisation et à la vie de l'esprit.

« Nos pères avaient coutume de couvrir d'or et de pierres précieuses le volume des Écritures saintes. Ils faisaient plus. Si les pompes religieuses s'écoulaient au dehors, Alcuin nous apprend que, dans les rangs de la procession, on portait en triomphe la Bible dans une châsse d'or. Nos ancêtres avaient raison de porter la Bible en triomphe et de la couvrir d'or: ce premier des livres anciens est aussi le premier des livres modernes; il est pour ainsi dire l'auteur de ces livres mêmes, car de ses pages devaient sortir toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie, toute la civilisation des temps nouveaux¹. »

RÉSUMÉ

Unité de la Bible. — La Bible, depuis son premier verset jusqu'au dernier, présente un enchaînement magnifique, et inexplicable si l'on ne suppose pas l'intervention divine. On voit plus de trente écrivains sacrés, d'origine diverse, inconnus les uns aux autres, développer progressivement, à travers quinze siècles, une idée unique, le mystère de Jésus-Christ, et, malgré une prodigieuse variété de style, produire un ensemble d'œuvres qui est l'expression de la plus parfaite unité.

Universalité de la Bible. — La Bible est vraiment le livre universel; elle est le livre de tous les temps, de tous les pays, de tous les états, de toutes les situations. Par sa simplicité, elle est à la portée de tous les esprits, en même temps que, par sa profondeur, elle ravit d'étonnement les plus sublimes génies. Elle parle de tout, et l'unité de préoccupation resplendit dans cette variété d'objets.

¹ OZANAM, *la Civilisation chrétienne au cinquième siècle*, leçon XV^e. Cité par VIGOUROUX, *Manuel biblique*, Introd., ch. III, art. IV.

Beauté littéraire de la Bible. — La Bible serait le plus grand monument de l'esprit humain, si elle n'était pas l'ouvrage de Dieu. Elle laisse bien loin derrière elle les poètes, les historiens et les philosophes de tous les temps. Aucune poésie ne dépasse celle des livres de l'Ancien Testament. Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse; jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes; jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu. — Si on compare le style de l'Ancien Testament avec celui du Nouveau, on remarque que le ton général n'est plus le même. Ce n'est plus la pompe et la majesté des prophètes, c'est l'Homme-Dieu parlant à ses frères. Il règne, dans les enseignements divins de l'Évangile, une onction et une tendresse ineffables; dans les récits, un ton de simplicité et de candeur qu'on ne trouve pas ailleurs. Tout est raconté avec concision, avec clarté; et les événements les plus merveilleux y sont dits sans étonnement, sans enflure, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire.

Influence de la Bible. — La traduction de la Bible a été le principe et le grand instrument de la réforme du latin, en y introduisant, d'une part, les richesses poétiques de l'hébreu, et d'autre part, les richesses philosophiques du grec. La Bible est le premier livre que les langues naissantes s'efforcent de traduire. C'est surtout ce livre qui, avec ses admirables récits, avec cette simplicité de la Genèse, avec ses peintures de l'enfance du genre humain, a parlé le langage qu'il fallait à ces peuples, enfants aussi, qui arrivaient pour faire leur avènement à la civilisation et à la vie de l'esprit. On peut dire en toute vérité que des pages de la Bible sont sorties toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie, toute la civilisation des temps nouveaux.

TABLEAU SYNOPTIQUE

EXCELLENCE DE LA BIBLE	Son unité	{ Enchaînement inexplicable sans l'intervention de Dieu. Développement progressif d'une idée unique, le mystère de Jésus-Christ.
	Son universalité	{ Livre de tous les temps, de tous les pays, de toutes les situations. Sa simplicité convient aux plus humbles. Sa profondeur ravit les plus sublimes génies.
	Sa beauté littéraire	{ Sa supériorité littéraire sur toutes les œuvres de l'esprit humain. Charme distinctif de sa poésie. Différence de style entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Caractères qui distinguent les récits évangéliques.
	Son influence	{ Principe et instrument de la réforme du latin. Action féconde sur les peuples en formation. Source de poésie, d'éloquence et de civilisation.